C

DEUX

MISS

D

IMPI

MISSION

DE LA

COLOMBIE.

DEUXIEME LETTRE ET JOURNAL

DE

M. J.-B.-Z. BOLDUC,

MISSIONNAIRE A LA COLOMBIE.

QUÉBEC:

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. FRÉCHETTE, PÈRE,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, N° 13, RUE LAMONTAGNE.

1845.

nw
9707
B687d

PROVINCIAL LIBRARY,
VICTORIA, B. C.

AVANT-PROPOS.

SUITE DU JOURNAL DE M. BOLDUC,

MISSIONNAIRE A LA COLOMBIE.

(*Extrait du* Canadien *du* 19 *février*, 1845.)

Cette suite n'aura pas besoin de recommandation auprès de ceux qui ont lu le JOURNAL (publié par nous en 1843) du voyage de M. BOLDUC et de son compagnon M. LANGLOIS autour du Cap Horn, de leur séjour au Chili, aux îles Gambier, Tahïti et Sandwich, et de leurs premières courses sur le théâtre de leurs travaux apostoliques parmi les nations barbares du nord-ouest de ce continent. M. Bolduc est non seulement un zélé missionnaire, un apôtre dévoué, mais un observateur philosophe et un conteur aimable et spirituel. Pour un lecteur canadien surtout, le souvenir constant de la patrie et des amis qu'il y a laissés répand sur la narration de M. Bolduc un charme inexprimable. Ses esquisses éthnographiques sont aussi de plus haut intérêt. Ce qu'il a écrit, par exemple, sur les îles de l'Océanie peut soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de meilleure en ce genre. Ce qui ajoute un nouvel intérêt à la suite de son Journal, dont nous commençons aujourd'hui la publication, c'est qu'il nous apprend ce qui se passe dans ce territoire de l'Orégon ou de la Colombie, sur lequel l'Europe et l'Amérique ont maintenant les yeux fixés, et qui menace de devenir le théâtre d'une lutte entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

Comme dans le premier Journal, nous n'avons rien voulu changer au ton familier qui règne dans cet écrit. Les lecteurs voudront bien ne point perdre de vue que c'est un ami d'enfance qui parle à son ami, et que ce n'est qu'à la demande réitérée de plusieurs amis de M. Bolduc que son correspondant a consenti à rendre publiques les lettres qui lui sont adressées.

93255

Il sera tiré un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage en forme de pamphlet, et ceux qui désireraient y souscrire sont priés de nous en avertir sans délai, afin que nous sachions, quel nombre en faire tirer.

Il reste encore un petit nombre d'exemplaires du premier Journal de M. Bolduc ; ils seront réservés aux premiers souscripteurs à la présente publication qui en formeront la demande.

MISSION
DE LA COLOMBIE.

Extrait d'une lettre de M. J. B. Bolduc, Prêtre, Missionnaire, à M. T.....

Cawlitz, 7 octobre 1843.

Bien aimé confrère,

Il se rencontre quelquefois dans la vie d'heureuses coïncidences, et celle qui vient d'avoir lieu est de ce nombre assurément. Au juste moment où je me mettais en frais de te donner quelques signes de vie, on m'a remis entre les mains la lettre que tu m'adressais l'an dernier au premier jour de novembre.—Je me réjouis en ce moment et rends grâce au Seigneur de ce qu'il m'a conservé tous les objets qui font sans cesse décliner mes pensées vers les lieux où chaque jour nous saluons le soleil levant.....

J'avais oublié de joindre à mon journal (juillet 1842) quelques lettres traduites du tahitien qui peuvent donner une idée du style de cette langue. Je te les transmets aujourd'hui.

" Papéti, 6 janvier 1842.

" Ami des missionnaires français, salut à vous.

" Je vous envoie la copie de la lettre écrite par la reine " Pomaré au consul français. La parole contenue dans " cette lettre concerne son désir de donner une terre aux " missionnaires français pour y élever une maison de prière. " Le consul français a renvoyé cette lettre à la reine. C'est " pourquoi j'ai cru devoir vous faire connaître cette donation " de terrain, afin que vous sachiez que la reine a accompli " son traité avec le roi des Français.—Assez dit.

" Ami des missionnaires français, salut à vous.

(*Signé*) " Le ministre secrétaire
" UATA. "

Lettre au Consul français.

" Papéti, 5 janvier 1842.

" Consul français, salut à toi.

" Voici ce que j'ai à te dire : nous avons tenu conseil, moi " et les chefs de mon royaume, sur ce que tu me dis avant- " hier par rapport au terrain que nous voulons donner aux " missionnaires français. Tu me dis : à quels missionnaires " voulez-vous donner ce terrain ? est-ce aux missionnaires " qui sont maintenant arrivés ici à Tahiti ? ce terrain n'est-il " pas destiné pour d'autres missionnaires qui viendront ?

" Voici ce que j'ai à te dire : je n'ai rien du tout à te dire " là-dessus : c'est à toi à le dire. Si tu veux donner le ter- " rain aux missionnaires qui sont arrivés ici, cela te regarde; " si tu veux garder le terrain, ou ne pas le donner aux mis- " sionnaires qui sont arrivés, mais en attendre d'autres, cela " te regarde, je ne veux rien dire là-dessus.

" Quant à moi, j'accomplis le traité conclu entre la Fran- " ce, d'une part, et Tahiti de l'autre. Je crois avoir accom- " pli de mon côté la donation du terrain qui a été demandé " par le commandant du navire de guerre. Le terrain a " passé dans ta main, c'est à toi à voir ce que tu as à régler " avec les missionnaires français, c'est ton affaire : ne m'en " parle plus. Il ne conviendrait nullement de me rendre " responsable de ce que tu es maintenant chargé de régler " avec les missionnaires français, et de l'usage que tu feras " du terrain dont tu m'as parlé, dans mon royaume.—Assez " dit.

" Toute à toi, consul français.

(*Signé*) " POMARÉ. "

.....

J'attends avec empressement l'envoi que tu as eu l'obligeance de me faire, et j'espère que si le navire qui est attendu de Londres n'éprouve aucun retard, je recevrai mes effets au plus tard en mai. Le Cantique noté me sera très-précieux. Ici on chante force cantiques, et surtout nous nous appliquons à les faire chanter avec exactitude. Tu serais peut être surpris de voir avec quel goût les femmes sauvages, et surtout les jeunes métisses relèvent la solennité de nos offices.—On rencontre fréquemment parmi elles des voix

fares et mélodieuses. Elles ont beaucoup de facilité pour apprendre les airs, même les plus compliqués, et les retiennent admirablement bien.

Qui aurait cru que, dans ce pays-ci, on trouverait des hommes fort instruits même dans les sciences naturelles? Rien de plus vrai cependant: le nombre, à la vérité, n'en est pas bien grand; mais enfin il y en a assez pour en faire mention. Plusieurs fois, j'ai eu occasion de parler d'histoire naturelle, de physique, de chimie, d'astronomie, etc.—Il y a à Vancouver quelques instruments, tels que globes terrestre et céleste, machine électrique, pile voltaïque, pile à auge, etc., etc. Quant à ces deux dernières, ils ne savent pas s'en servir, et le gouverneur, M. Maclaughin, attend que j'aille chez lui pour mettre le tout en ordre, et faire quelques expériences. Je suis moi-même en possession d'une petite machine électrique par moi construite. Il ne me manquait que de l'étain en feuille que j'ai remplacé par le plomb en feuille qui sert à protéger le thé dans les caisses. Bien des personnes ont ouvert de terribles yeux en voyant, pour la première fois, les phénomènes que présente la machine en mouvement, et encore plus en éprouvant la commotion de la bouteille de Leyde. Les sauvages ne manqueront pas de dire que j'ai un *tamanwas* ou génie protecteur très-puissant, et que même je suis *fort de médecine*.....

.....

J'ai mis à bord de la barque *Vancouver*, qui va à Londres, une caisse contenant principalement des coquillages et autres articles recueillis pendant mes courses par mer et par terre. —Les coquillages sont des îles Gambier, Marquises et Tahiti :—Une quarantaine de brasses d'une tresse de cheveux fort délicate et propre à faire des garde-montres précieux; quelques belles nacres de perle, et surtout trois petites perles véritables des îles Gambier;—étoffe de Tahiti et des îles Sandwich, faite par les indigènes avec l'écorce du mûrier à papier;—trois livres de prières en langue sandwichoise; dentelure d'un requin pris dans l'Océan Pacifique (voir le Journal, page 69); bec d'un albatros, pris à la ligne au cap Horn (Journal, page 30); épines de hérisson de mer; une dent de baleine avec spécimen de la face de la nation des *Babines;* système que le grand chef sandwichois se pendait au cou au temps du paganisme; un collier de petits limaçons des Klalams du détroit de Juan de Fuca; instruments de jeux des sauvages de la Nouvelle-Calédonie; calumet de

pierre venant du plus grand chef sauvage connu dans nos contrées. Au dit calumet est adapté un petit animal qui a à-peu-près la forme d'un ours ; c'est le *tamanwas* (génie) de son ancien possesseur (a). Tout ceci sera à partager avec notre confrère M.....

.....

Je suis en frais de rédiger un dictionnaire de la langue ou *jargon tchinouck ;* j'espère l'envoyer par Londres l'automne prochain.

J. B. Z. Bolduc,
prêtre, missionnaire.

P. S. Dans les mois de mars et avril derniers nous avons vu une comète à longue queue.

(a) Note. Tous ces objets sont parvenus heureusement.

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. BOLDUC,

PRÊTRE, MISSIONNAIRE A LA COLOMBIE,

Adressé à M. C..... T.....

Cawlitz, 15 février 1844.

Bien aimé confrère,

Ma voix va donc encore une fois se faire entendre au-delà de cette chaîne de montagnes qui, comme une muraille puissante, partage l'espace immense qui nous sépare, en deux vastes contrées, dont chacune est devenue la part de notre héritage. C'est vraiment pour moi un moment de joie ; car je sens que c'est à un confrère, à un ami que je m'adresse. Au nom de frère et d'ami mon cœur s'émeut, mes pensées se multiplient, et j'adresse au maître de la vie des actions de grâces pour le passé, et des vœux pour l'avenir.

Ce n'a été que le 25e jour de la lune du saumon maigre (17 novembre) que ta lettre du 12 avril m'est parvenue. Je l'ai lue avec joie et transport, et des larmes d'une douce joie ont mouillé mes paupières. Oh ! que ces lettres me sont chères ! Je les embrasse par amitié et les considère comme des portraits fidèles de mon ami et comme les liens puissants de cette union qui ne doit point avoir de fin. Que cette intimité qui nous unissait me procure encore de douces jouissances et de délicieux souvenirs ! C'est bien là le caractère de cette véritable amitié " qui, suivant l'expression de saint Jean-Chrysostôme, n'est arrêtée ni par la distance des lieux ni par le cours des ans, mais qui s'élève toujours en haut comme la flamme. "

Dans ma dernière lettre, je t'ai annoncé que je me proposais de t'écrire ce que je connaissais sur les mœurs, coutumes, etc., etc. des sauvages de mes missions : je suis encore dans le même propos, sans cependant avoir rien mis à exécution, parce que je crois n'en connaître pas assez long. Tous les jours je découvre quelques choses nouvelles, ce qui me porte à croire que ce petit ouvrage n'en sera que plus intéressant et bien plus complet, en en retardant la composition. Je vais donc me borner à te rendre compte de mes travaux apostoliques depuis le mois de mars 1843.

Je t'annonçais alors (voir le JOURNAL, page 4) que j'étais sur mon départ pour une mission chez les sauvages de la côte du nord-ouest. Cette mission devait se faire en suivant la Compagnie (de la Baie d'Hudson) dans une expédition qui avait pour but de bâtir un fort sur l'extrémité sud de l'île Vancouver.

Le Cawlitz, ma demeure ordinaire, fut le point du départ de la caravane dont je fesais partie. C'était le 7 mars, par un froid assez rigoureux, quoiqu'il n'y eût pas de neige.— Le fort Nesqually était le point où nous tendions. La route qui y conduit n'est qu'un petit sentier tortueux, souvent rendu impraticable par des mollières d'où les chevaux ne se retirent qu'avec peine. Il faut encore être à tout moment descendu de cheval pour sauter par-dessus les arbres que le vent renverse. Les rivières, au nombre de sept ou huit, sont souvent bien hautes, surtout pendant la saison des pluies (de novembre à mai). Celle de Nesqually est la plus grande, et il arrive souvent qu'on ne peut la traverser avec des chevaux. Elle a plus de 600 pieds de largeur. Tout ce trajet se fait tantôt au milieu de forêts, tantôt au milieu de petits déserts auxquels on donne ordinairement le nom de *prairies* ; il y en a qui ont jusqu'à trois et même quatre lieues de long, sur des largeurs variables. Dans plusieurs il y a des camps de sauvages très peu nombreux. A environ une petite journée de marche du Cawlitz, on passe une petite montagne où nous perdîmes un cheval qui, ayant roulé du haut en bas avec sa charge, se brisa la tête sur un arbre. Ce fut le seul accident du voyage ; le reste de la caravane, composée de 26 chevaux et d'à-peu-près 20 cavaliers, se rendit heureusement. Nous eûmes cependant un peu à souffrir du froid, et le 9, pendant la nuit, le temps se couvrit, et nous donna une *bordée* de neige considérable, laquelle, poussée par un fort vent de nord-est, nous fit éprouver un temps qui se voit bien rarement ici. Enfin, le 10 au soir, nous arrivâmes au fort Nesqually. Pour avoir une idée exacte de ce fort, figure-toi un enclos de pieux de sapin d'environ 18 pieds de haut, renfermant un espace de 150 pieds sur chaque face, et ayant aux quatre angles un petit bastion non armé. Il y a intérieurement une maison pour le commis en charge, un magasin pour la traite des pelleteries, et quelques autres petits bâtiments pour le logement des serviteurs et des voyageurs. Le commis nous reçut avec beaucoup d'affabilité.

Le fort Nesqually est situé près de la mer, au fond de la baie de Puget. Le port est magnifique, et peut contenir plusieurs centaines de vaisseaux à la fois. Jusqu'à présent, il n'a été fréquenté que par les navires de l'honorable compagnie qui y viennent de temps à autre, et par quelques navires de guerre américains.

Le steamboat le *Beaver* (1) nous attendait depuis longtemps ; mais comme il y avait quelques préparatifs à faire, le départ fut remis au 13. Le but de la compagnie dans ce voyage était de bâtir un fort sur l'extrémité sud de la grande île Vancouver, et de visiter tous les établissements de la côte, jusqu'au fort des Russes à Sitka. Le gouverneur, M. Maclaughlin, et M. Douglass, commandant de l'expédition, m'avaient invité à poursuivre mon voyage jusqu'à Sitka même, et j'étais décidé à accepter cette offre généreuse ; mais quelques circonstances, que nous verrons plus tard, m'engagèrent à renoncer à ce projet.

Le 12, il se présenta un mariage que je ne pus faire : car la femme était esclave et ne pouvait point obtenir sa liberté.

Enfin, le 14 de grand matin, nous montâmes à bord du *Beaver*. Ce steamboat aurait la façon un peu courte, vis-à-vis de l'élégant *Queen* ; car il est un peu à l'ancienne mode, et ne va guères plus que 5 milles à l'heure. Toute la journée se passa à faire route à peu près vers le nord. *Puget Sound* ressemble plutôt à un fleuve qu'à toute autre chose. Les îles y sont en grand nombre, la plupart inhabitées et couvertes de forêts. Le flux et le reflux de la mer s'y font sentir à la hauteur de 10 pieds dans les plus hautes marées. La masse des eaux se trouve souvent resserrée entre les îles, ce qui donne occasion à des courants presque insurmontables même pour le bateau-à-vapeur.

Le soir, nous ancrâmes près d'une pointe de l'île Whidbey, appelee *Pointe-Perdrix*.

Il est rare que les vaisseaux marchent la nuit dans ces endroits, à cause des morceaux de bois qu'ils rencontrent fréquemment. Pendant la veillée nous eûmes le plaisir de prendre a la ligne plusieurs beaux poissons qui ressemblent,

---

(1) Ce *steamboat* est le seul que possède notre pays. La compagnie l'a fait venir d'Angleterre, il y a quelques années, afin de parcourir promptement la côte nord-ouest, au nord de la Colombie, pour traiter les pelleteries qu'en levaient des navires américains qui rôdaient continuellement sur cette côte : maintenant on n'en voit plus.

tant pour la forme que pour le goût, à la morue du Canada. Cette baie est richement peuplée de poissons. Celui qui y est le plus abondant, et qui fournit aux sauvages la plus grande ressource, est le saumon. Dans les mois de juillet et d'août, les naturels en prennent à ne savoir qu'en faire. Presque chaque nation diffère dans la manière de le prendre. Il y en a qui se servent d'hameçons, d'autres de filets, et quelques-unes de longues perches, dont une des extrémités est armée d'un dard fourchu fait avec des os ou du bois très-dur. On y trouve aussi en grande abondance des *plies* et des *flétans* de dimensions supérieures à celles des mêmes espèces en Canada, et plusieurs espèces de poissons moins gros et dont quelques-uns ressemblent beaucoup au hareng du fleuve Saint-Laurent. Les sauvages les prennent d'une curieuse manière. Deux hommes se mettent dans un petit canot ; l'un est uniquement occupé à le conduire, tandis que l'autre, placé vers le milieu, est armé d'une espèce de râteau, ou peigne, dont les dents très-pointues percent les petits poissons, qui se rencontrent sur son passage dans le mouvement qu'il lui fait faire à côté du canot, comme s'il fesait mouvoir un aviron pour le conduire. Ce râteau ou peigne est représenté par la petite figure suivante

a
iiiiiiiiiiiii.
b b b b

a est une perche ronde par un bout et applatie par l'autre ; *bbbb* sont les petites dents faites avec des épines d'un bois connu ici sous le nom de *pawitch*, ou avec de la corne de bec d'oiseau. Cet instrument peut avoir environ 8 pieds de long : avec son secours, deux sauvages chargent leur petit canot en moins d'une demi-journée. Parmi ces différentes espèce de poissons, il y en a qui l'emportent sur tous : ils renferment une telle abondance de graisse, que si on les allume par la queue, ils brûlent jusqu'à la tête comme des chandelles.

Les différentes espèces de coquillages offrent encore une grande ressource aux sauvages. Il y en a qu'ils mangent après les avoir exposés un instant seulement sur le feu, d'autres qu'ils font sécher, après les avoir enfilés sur une petite corde d'écorce de cèdre. Je pense bien que tu aurais un peu mal au cœur, si tu te voyais réduit à n'avoir pour nourriture que quelques-uns de ces chapelets d'huîtres sèches. Plus loin tu verras ce qui m'est arrivé à cet égard. Enfin, on y rencontre des marsouins en grand nombre, surtout près du détroit de *Juan de Fuca*.

Le 14, de bon matin, nous levâmes l'ancre, et dirigeâmes notre route vers la terre-ferme qui est à l'extrémité est du détroit de *Juan de Fuca*, afin de savoir des sauvages s'ils avaient vu passer un petit navire de la compagnie qui avait à son bord les provisions et les outils destinés aux ouvriers qui devaient bâtir le nouveau fort. Lorsque nous ne fûmes qu'à environ un mille de terre, le steamboat mouilla une ancre, et deux chaloupes furent mises à l'eau. Près de là se trouvait un petit fort en pieux, construit par un camp peu nombreux de la grande nation des *Klalams*. En nous apercevant, plusieurs hommes sortirent de leurs loges et vinrent nous donner la main ; tous avaient la figure vermillonnée, et l'on eût dit qu'ils craignaient quelque chose. Cependant, après quelques mots échangés par interprète, ils se rassurèrent, et nous dirent que le dit navire dont s'informait notre commandant était passé depuis une journée seulement. Ils nous indiquèrent même le lieu où il avait passé la nuit, ce qui nous fit connaître que nous n'avions été qu'à environ un mille et demi de lui sans le savoir : il y avait en effet une brume très épaisse. Ces sauvages nous montrèrent de très belles *patates*, produit de leurs terres. Ils cultivent assez bien ; mais ils se bornent uniquement aux patates, encore n'en sèment-ils qu'une bien faible quantité.

Nous regagnâmes notre steamboat et reprîmes notre route. Vers 4 heures du soir nous étions à l'extrémité sud de la grande île Vancouver. Nous ne vîmes d'abord que deux canots occupés à pêcher. Mais bientôt le canon fit sortir les indigènes de leurs retraites. Cependant, comme il se fesait déjà tard, nous n'en vîmes que peu ce jour-là. Mais le lendemain de bon matin, il fallait voir les canots arriver de tout côté et entourer le steamboat. Comme tous paraissaient montrer des dispositions pacifiques, nous descendîmes à terre. Ces pauvres sauvages, dont quelques-uns seulement avaient vu M. Demers à la rivière Fraser, ne savaient quel geste faire pour témoigner leur joie à la vue du prêtre qui pour la première fois visitait leur terre. Tous nous donnèrent la main, et le chef, jeune homme d'environ 20 ans, nous accompagna dans une longue marche que nous fîmes dans l'intérieur de l'île, après quoi nous montâmes à bord. Sans le faire voir, nous examinions chaque mouvement que fesaient les naturels : car toutes ces nations qui habitent du côté de l'Océan Pacifique sont traîtres et dissimulées au

dernier point ; justement au moment où on les croit bien disposées envers soi, elles ourdissent les plus noires trahisons (1). Ce ne fut donc qu'au bout de quelques jours, c'est-à-dire, lorsque j'eus des preuves non équivoques que leurs dispositions, du moins pour le moment, étaient sincères, que je me rendis à leur village qui est situé au fond d'une charmante petite baie. Ils ont là un fort en pieux qui a près de 150 pieds carrés. Presque toutes les nations des environs sont fortifiées de cette manière, pour être plus à l'aise quand il s'agit de se défendre contre leurs ennemis, qui sont au nord de la rivière Fraser et qui portent le nom de *Yougletas*. Cette nation est puissante et ne respire que le carnage ; elle porte partout ses ravages, tombe de nuit sur les peuplades qu'elle détruit ou fait esclaves.

Au haut des poteaux qui servent d'appui au fort, on remarque des têtes humaines grossièrement sculptées, et peinturées en rouge et en noir, et souvent des deux couleurs ensemble.

A mon arrivée, tous les sauvages, hommes, femmes et enfants, se disposèrent en deux longues files, pour me donner la main, cérémonie de stricte rigueur. Je comptai 525 individus, et plusieurs étaient absents. Je les assemblai dans la plus grande des cabanes, et leur parlai de l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses, rémunérateur des bonnes actions et punissant le mal par des châtiments éternels. Mes instructions furent plusieurs fois interrompues par des discours ou harangues. En voici une qui est digne d'attention. Au milieu de la foule, je vis un homme d'environ 30 ans qui se leva subitement et me dit : " chef (2), écoute-moi un " peu ; il y a bien dix ans que j'ai entendu dire qu'il y avait " un maître en haut qui n'aimait point le mal, et que parmi " les français il y avait des hommes qui apprenaient à " connaître ce maître. J'ai aussi entendu dire qu'il en " viendrait de ces hommes-là sur nos terres ; depuis ce " temps-là, mon cœur, qui auparavant était très-mauvais,

---

(2) Il n'y a pas d'année que quelques serviteurs de la compagnie ne deviennent les tristes victimes de leurs ruses. Cette année, il n'y en a eu qu'un seul de tué, et trois ont été manqués. Pour nous missionnaires, il y a beaucoup moins de danger, car on nous regarde comme des hommes d'une espèce différente.

(3) Ils donnent généralement le nom de chef à tout personnage de distinction ; en leur langue, *siab*.

" est devenu bon, et je ne fais plus le mal ; maintenant que " tu es arrivé chez nous, nos cœurs sont contents. " Un jour je leur parlais du baptême, je leur disais que bien des nations avaient fait baptiser leurs enfants ; un vieillard se lève et dit : " Tes paroles sont bonnes ; mais on nous " a dit que tous les enfants qui ont été baptisés à la rivière " Fraser sont morts presque aussitôt : cependant, comme tu " dis que c'est une bonne chose, nous te croyons. Puisque " cela les fera voir le maître d'en haut après leur mort, " baptise tous ceux qui sont dans notre camp ; fais-leur " charité, car ils font pitié, ils meurent presque tous. "

Je leur dis que je viendrais le dimanche pour les baptêmes, et que tous devaient s'y trouver. Cependant le bruit de mon arrivée s'étant répandu dans le voisinage, plusieurs nations arrivèrent en masse.

Le 18 étant un samedi, je le consacrai à l'édification d'un temple pour célébrer le jour du Seigneur. M. Douglas me fournit plusieurs de ses hommes pour m'aider dans cette œuvre. Au coucher du soleil, je possédais un édifice assez vaste dont les côtés s'élevaient majestueusement en branches de sapin ; le toit était couvert avec les tentes du steamboat. Quelques-uns des messieurs de l'expédition vinrent le visiter et le comparèrent aux tabernacles que les israélites élevaient dans le désert. Enfin le dimanche matin, environ une heure après le lever du soleil, je me préparai à la sainte messe. Déjà plus de 1200 sauvages de trois nations différentes étaient rassemblés autour du modeste temple. Notre commandant, homme religieux, quoique protestant, se rendit sur les lieux, ainsi que les canadiens. Ce fut au milieu de ce concours nombreux que pour la première fois nos saints mystères furent célébrés sur cette terre, depuis tant d'années en proie à toutes les abominations de l'enfer. Fasse le ciel que le sang de l'agneau sans tache rende cette terre fertile et lui fasse produire une abondante moisson !.....

Ce jour étant celui que j'avais fixé pour le baptême des enfants auquel les parents avaient consenti d'une voix unanime, je me rendis au village principal, accompagné d'un canadien du nom de Gobin, mon interprète, et de toute la foule des sauvages qui avaient assisté au service divin. En arrivant, il fallut encore renouveler la terrible cérémonie de donner la main à tout le village. Les enfants furent disposés sur deux lignes, sur le bord de l'Océan, les garçons à droite et les filles à gauche. J'avais la veille écrit un grand

nombre de noms de saints et de saintes sur de petits papiers, et avant de commencer la cérémonie, je les leur distribuai au nombre de 102. Il était presque nuit lorsque j'eus terminé tous ces baptêmes ; j'étais bien fatigué, et, avec cela, il me fallut encore faire une marche de six ou sept milles, pour revenir au steamboat. Sans scrupule aucun, je plaçai ce jour au nombre de mes jours pleins.

Les jours suivants je ne pus faire aucune instruction suivie ; presque tous les hommes se mirent à couper des pieux pour le nouveau fort. Cependant, dans un voyage que j'y fis, je baptisai encore trois enfants qui s'étaient trouvés absents le jour du baptême solennel.

Suivant le plan de voyage tracé avant le départ, nous ne devions être ici que quatre jours seulement. Nous devions poursuivre ensuite le voyage, de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à Sitka ; mais le petit navire porteur des provisions retardait beaucoup, et d'après toute apparence n'était pas sur le point d'arriver. Ce retard était pour moi bien peu satisfesant. Je me voyais dans l'impossibilité d'instruire les sauvages, et d'ailleurs je croyais que le voyage serait plus long qu'on ne l'avait d'abord prévu : moi qui n'avais pas de temps à perdre, puisque, suivant l'instruction de M. le grand-vicaire, je devais faire partie d'une mission permanente, qui devait être établie sur l'île Vancouver, ou Whidbey. Ces raisons m'engagèrent à ne pas poursuivre plus loin. J'achetai donc un grand canot de guerre, de 42 pieds de long sur environ 3 pieds de large vers le milieu, tout d'un seul tronc de cèdre. La *pince* de devant a 6 pieds de haut.

On est étonné de voir que ces sauvages, n'ayant aucun outil, si ce n'est quelques couteaux et quelques haches, fassent des ouvrages aussi parfaits ; car les meilleurs ouvriers parmi les blancs ne sauraient mieux travailler. Pour creuser ces canots, ils ont recours au feu, qu'ils allument avec soin tout le long du canot, ayant l'œil à ce qu'il ne s'étende pas de manière à brûler les côtés, mais qu'il descende jusqu'au fond. Quand le feu l'a bien creusé, ils en polissent le dedans avec de petites herminettes qu'ils se manufacturent avec des ressorts de piéges à castor, les peinturent ensuite avec du vermillon, ou avec une espèce de terre rouge, qui, bien pulvérisée et mêlée avec de l'huile de poisson, imite assez bien l'ocre. Cette terre se trouve en plusieurs endroits de la baie de Puget. Un canot de la

grandeur du mien peut porter jusqu'à 35 personnes : on peut s'en procurer chez plusieurs nations pour 4 petites *couvertes* blanches ; c'est-à-dire pour la modique somme de sept piastres et demie. Je suis certain qu'un semblable travail ne se paierait pas moins de £10 en Canada. Ces canots sont d'une extrême agilité.

Mon départ de Vancouver fut fixé au 24 mars. J'engageai, pour me conduire à l'île de Whidbey, qui est au sud de la précédente, le chef de la nation *Tsamics* ou *Tsamishs*. (Tu n'es pas capable de prononcer ce mot, et je n'ai point de lettres pour l'indiquer autrement). Je lui donnai une couverte à condition qu'il me donnerait 10 hommes d'équipage ; ce qu'il fit. Je laissai donc le steamboat, au jour marqué. La mer était calme, et le temps couvert par une brume très-dense : par précaution j'avais à mon *bord* un compas, sans lequel je me serais indubitablement écarté, ayant une traverse de 27 milles à faire.

Ce premier jour, nous atteignîmes une petite île, qui se trouve entre l'île Vancouver et la terre-ferme, et dont j'ignore le nom. Nous y passâmes la nuit. Mes sauvages, qui avaient tué un gros loup-marin, d'un coup de fusil, firent le soir *grande fricassée*. Ils mangèrent une grande partie de la nuit. Tu aurais peine à croire la quantité de choses qu'un sauvage peut consommer dans un seul repas. Mais s'il sait si bien manger, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite, sans en éprouver beaucoup de dommage.

Le 25, jour de l'Annonciation, il fesait une forte brise de nord-ouest, et les sauvages, avant de se mettre en mer, montèrent sur un immense rocher pour découvrir de là si la mer était bien grosse au milieu du détroit. Ils furent longtemps indécis ; les uns avaient peur, d'autres disaient qu'il n'y aurait pas de danger avec une voile ; ceux-ci l'emportèrent. On apprêta un mât, et une couverte servit de voile. Vraiment un vaisseau de ligne n'aurait pas été plus vîte, peut-être aussi n'aurait-il pas pris tant d'eau que nous. Plusieurs fois les sauvages eurent peur ; pour moi, sans être trop rassuré, j'affectais une grande hardiesse : il n'y avait plus à reculer, et si j'eusse fait voir le danger, les sauvages auraient perdu tout espoir de salut, et bientôt nous aurions tous été voir le fond du détroit. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'île Whidbey. Un grand nombre de sauvages *Klalams* et *Skadjats* vinrent me recevoir sur le bord de la mer. Je connaissais déjà de

réputation *Netlam*, le chef des Skadjats (1), et je m'en informai : on me dit que depuis deux jours il était parti pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. Cependant on me présenta ses deux garçons. L'un d'eux, en me serrant la main, me dit : " Mon père Netlam n'est pas ici, il est allé " pour te voir à *Camosom* (nom de la pointe sud de l'île " Vancouver) ; cependant, quand il va apprendre que tu es " ici, il va venir à la course. Il va être bien content si tu " restes ici ; car il est fatigué de dire la messe et de " parler à ses gens. " Je ne savais trop que penser de cette messe. Ce *Netlam* est un original de première volée, qui déjà s'était mis en devoir de confesser les sauvages et surtout de se faire payer ; s'il se fût imaginé d'imiter les cérémonies de la messe, il l'aurait certainement fait. Plus tard, j'ai su que la messe qu'il disait consistait à expliquer aux sauvages de sa tribu l'*échelle chronologico-historique* de la religion, à faire force signes de croix, et à chanter quelques cantiques et le *Kyrie eleison* des messes de seconde classe, que M. Blanchet leur avait enseignés en 1840 (2). Il est dit dans le Rapport n° 4, page 55, que M. Blanchet avait en ce lieu planté une grande croix, lors de sa visite. Or ce fut près de cette croix que je campai (3). Le camp principal des Skadjats est à environ trois milles de cette croix. Beaucoup de ces sauvages, qui vinrent le soir pour me rendre visite, ne retournèrent point chez eux ce jour-là, et plus de 150 personnes couchèrent auprès de ma tente. Quelques années auparavant je n'aurais pas campé avec autant de sécurité au milieu de cette peuplade. Il suffit de dire qu'il y avait grand danger même à passer en canot au milieu de la baie. Près de mon campement couchèrent deux chefs *Klalums* qui dans ce même lieu avaient, il y a quelques années, égorgé un commis de l'honorable Compagnie, ainsi que quatre Canadiens qui l'accompagnaient pour la traite des pelleteries. Ces cinq personnes eurent le

---

(1) M. le grand-vicaire Blanchet avait visité ces sauvages pour la première fois en mai 1840. (Voir le n° 4 des Rapports, page 48 et suivantes).

(2) Le soir même, Netlam arriva. Il s'était perdu le jour précédent, car il y avait beaucoup de brume, et le même sort me serait sans doute arrivé si je n'eusse pas eu un bon compas.

(1) Le dernier commodore américain qui a visité cette île, lui a donné le nom d'*Ile de la Croix* (*Cross Island*), nom qui, probablement, remplacera celui de Whidbey sur les cartes américaines.

coup coupé pendant leur sommeil, et servirent de nourriture à leurs féroces assassins. Ce souvenir avait quelque chose de terrible pour moi. Cependant j'admirais la puissance de l'évangile qui, de ces cœurs de tigres, avait fait des hommes pleins de douceur, et mon âme alors s'élevait vers le ciel et adressait les vœux les plus ardents pour le salut de ces pauvres infidèles !....

Le 26 se trouvant un dimanche, je fis une instruction au pied de la croix, ne pouvant dire la sainte messe, ni dans ma tente, parce qu'elle était trop petite, ni en plein air, parce qu'il ventait fort. Plus de 1000 personnes assistèrent à cette instruction. Plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix, tel que je n'en ai guères entendu. A propos de voix, je te dirai en passant que presque tous les sauvages chantent. Les hommes ont rarement de belles voix, les femmes et les enfants ont communément de jolies voix.

L'instruction de ce jour-là ne fut pas bien longue ; je voulais profiter de leur rassemblement pour baptiser les enfants : ce que les parents m'avaient déjà prié de faire. Je me transportai à leur camp, accompagné de la foule qui était venue écouter la parole de Dieu. Je fis aussitôt disposer les enfants, comme je l'avais fait le dimanche précédent à l'île Vancouver, excepté que cette fois la cérémonie se passa au milieu d'une petite prairie environnée de toutes parts par de longs sapins. Il était bien avant midi quand je commençai la cérémonie, et le soleil était près de se coucher quand je la terminai. J'avais administré le baptême à 150 enfants. Je t'assure, mon bon ami, que j'étais fatigué au point de ne pouvoir lever les bras qu'avec peine. Pendant tout le jour, le ciel avait été sans nuages, et le soleil ardent ; ce qui m'avait causé un violent mal de tête. Pardessus tout, un bien mince déjeûner, que j'avais pris de grand matin, fut obligé de me soutenir jusqu'à la nuit noire. Avais-je lieu de me chagriner ? Oh ! que je me croirais heureux si tous mes jours pouvaient être aussi pleins pour le ciel que celui-ci ! Un jour, je l'espère, je reverrai près du trône de mon Sauveur ces âmes que je viens de régénérer dans les eaux du saint baptême, et alors j'aurai reçu au centuple la récompense de mes faibles efforts.

Le lendemain, le chef me dit qu'il ne convenait pas que je fusse logé dans une maison de toile ; " c'est pourquoi, me " dit-il, demain tu me diras où tu veux que nous te construi-

« sions une maison, et de quelle grandeur, et en peu de « temps le bois sera sur la place, et tu verras que ma parole « est puissante quand je parle à mes gens. »

Voyant la bonne volonté de ce chef, je lui indiquai un lieu sur une petite éminence, et aussitôt je vis arriver plus de 200 hommes: quelques-uns avaient des haches et devaient couper le bois ; d'autres devaient l'apporter sur leurs épaules. En peu de temps la place fut couverte de bois, et quatre des plus habiles se mirent à lever la bâtisse. J'ai remarqué dans ces sauvages beaucoup plus d'adresse que dans ceux qui habitent les environs du fort Vancouver, du Wallamette et du Cawlitz.

Après deux jours de travail de la part de ces bons sauvages, je me trouvai logé dans une maison d'environ 30 pieds sur 25. Bien entendu que tout le bois était rond, mais l'intérieur était revêtu de nattes de jonc, et le toit à la française était couvert avec de l'écorce de cèdre.

Pendant toute la semaine je fis plusieurs instructions, et leur enseignai des cantiques : car avec eux, si l'on ne chante pas un peu, les meilleures choses ne valent rien ; il leur faut du bruit. Le dimanche de la Passion, je dis la sainte messe dans ma maison ; je continuai mes exercices ordinaires, à la fin desquels nous chantâmes au pied de la croix la strophe *O crux, ave*, que je leur avais enseignée les jours précédents. Dans l'après-dîner, j'allai baptiser au camp des Klalams une vingtaine d'enfants, et, de retour chez moi, j'en baptisai encore 23 appartenant aux Skadjats, qui s'etaient trouvés absents le dimanche précédent.

Ce jour-là, arrivèrent plusieurs sauvages du continent. En me voyant, ils se jetèrent à genoux près de moi, et s'exprimèrent ainsi : « Prêtre, voilà quatre jours que « nous marchons pour te venir voir ; nous avons marché le « jour comme la nuit, sans trop manger: maintenant nous « te voyons, nos cœurs sont dans une grande joie. Nous « t'en conjurons, aie pitié de nous ; nous savons qu'il y a « un maître là-haut, et nous ne savons lui plaire. Viens, « tu baptiseras nos enfants, comme tu as baptisé ceux « d'ici. » J'étais attendri par ces paroles, et assurément je n'aurais fait aucune difficulté pour les suivre dans les forêts ; mais je n'avais que peu de jours à ma disposition, et déjà j'avais annoncé mon départ pour Nesqually..

Je quittai ces braves sauvages le 3 avril. Pendant mon séjour au milieu d'eux, je n'ai éprouvé que des consolations.

Ce sont eux qui m'ont nourri, bien certainement au-delà de mes désirs, et je laissai dans ma maison de quoi fournir à une personne pour plus de deux mois. En un mot, j'étais enchanté de si belles dispositions. Je leur promis de revenir dans peu. J'arrivai à Nesqually le 5, et le lendemain je partis pour aller célébrer la sainte messe avec mes bons habitants au Cawlitz. M. Macdonell, commis en charge du fort Nesqually, me prêta un excellent cheval. Le 8 au matin, il ne me restait plus qu'environ quatre lieues à faire pour arriver chez moi ; je voulais m'y rendre de bonne heure ; mais mon cheval, que j'avais attaché le soir au pied d'un petit sapin, voyant qu'il aurait encore à me porter le lendemain, jugea qu'il valait mieux rompre la corde qui le tenait captif, et prendre le devant : c'est ce qu'il fit. Il fallut se mettre à sa poursuite : cependant, voyant qu'il se moquait de moi, et que déjà je m'étais plongé la figure dans des mares d'eau, je le laissai aller. Je cachai ma selle dans la forêt, pris mes couvertes, et le peu de vivres qui me restaient, sur mon dos, et me voilà parti. Le chemin que j'avais à faire était sans contredit le plus mauvais ; aussi avais-je souvent de la boue et de l'eau jusqu'aux genoux, et il fallait encore casser la glace pour me frayer un chemin dans les ruisseaux ; j'arrivai enfin chez un cultivateur, qui s'étant informé de ma situation, envoya aussitôt un jeune homme à la recherche de mon cheval. De là je me rendis en peu de temps chez moi ; j'étais vraiment dans un équipage à faire peur à un loup. Je passai la Semaine-Sainte et les fêtes de Pâques à ma mission du Cawlitz, d'où je me transportai à Vancouver pour y voir M. le supérieur et lui rendre compte de ma mission. Quelle ne fut pas ma surprise d'y rencontrer M. Demers qui arrivait de la Calédonie ! Je te laisse à deviner quelle fut ma joie, en revoyant ce cher confrère, que je n'avais pas eu la consolation de rencontrer depuis son départ du Canada, en 1837. M. le supérieur Blanchet nomma M. Demers pour aller établir une mission stable sur l'île Whidbey, d'où jevenais d'arriver. Pour moi, je lui fus adjoint comme collaborateur.

Le 27 mars, nous laissâmes Vancouver pour nous rendre au Cawlitz. Nous devions partir immédiatement pour notre nouvelle mission ; mais le mauvais état de la santé de M. Demers nous fit retarder jusqu'au 10 mai.

Nous partîmes ce jour (10 mai) du Cawlitz. Notre caravane était composée de six cavaliers et autant de chevaux

de charge, qui furent obligés de passer à la nage la rivière Nesqually, ayant sur leurs dos cavaliers et bagage.

Le 15 mai, nous voguions avec joie sur les eaux de la baie de Puget ; notre équipage se composait d'un charpentier, d'un Kanac d'Oahu et d'un petit garçon. Nous arrivâmes le 18 à l'île tant désirée. En nous apercevant, les sauvages, qui m'attendaient seul, manifestèrent une grande joie à la vue de deux missionnaires. Ils se chargèrent avec empressement de nos effets et les transportèrent à notre demeure. Je m'aperçus que quelques effets de très-peu de valeur, laissés dans ma maison, avaient été enlevés. M. Demers en parla aussitôt à la multitude des sauvages, et les chefs des trois tribus principales adressèrent à leurs gens quelques harangues pleines de feu. Rien cependant ne fut découvert.

Nous nous occupâmes à chercher une source d'eau permanente. Je dis permanente, car bien qu'il y en eût une près de ma maison, les sauvages anciens nous dirent que dans l'été elle tarissait fréquemment ; ce qui nous obligea de laisser cette place pour aller bâtir une autre maison à trois milles de là, près d'un petit lac, sur le bord la mer, en face du détroit de Juan de Fuca. Ce lieu est charmant. Les Skadjats, que ce changement éloignait de la mission, témoignèrent un petit refroidissement et refusèrent ouvertement de transporter nos effets sur la nouvelle place ; mais les *Snéhomishs*, les *Sokwamishs* et les *Klalams* s'empressèrent de le faire. Le premier chef des *Sokwamishs* ordonna aussitôt à ses esclaves (il en a actuellement 15 et 2 femmes, autrefois il en avait 40 et 6 femmes) de couper du bois pour nous construire une maison ; et, avant le soleil couché, il vint nous dire que plus de 50 morceaux étaient prêts.

Sur la fin du même jour (20 mai) environ 600 sauvages de la tribu des Klalams arrivèrent, et leur chef vint demander un des deux missionnaires pour baptiser un de ses enfants qui arrivait, dangereusement malade, de l'autre côté de la baie ; j'y vais, l'examine et le baptise, et quelques moments après il goûtait le bonheur des élus ! Combien mes fatigues se trouvaient payées par le consolant souvenir que je venais d'ouvrir la porte du ciel à ce pauvre enfant !

Notre nouvel édifice fut terminé le 24. Lorsque nous disons que cet édifice ne coûta que deux jours de travail, on conçoit facilement que ce n'est pas un palais, pas même une maison, mais une chétive cabane, ou plutôt une cage de bois rond, revêtue intérieurement de nattes de jonc,

ayant pour pavé de petites branches de sapin. On y éleva un autel sur lequel nous eûmes la consolation de pouvoir célébrer les saints mystères le lendemain, jour de l'Ascension de N. S.

Nous nous occupâmes aussi à construire une cheminée en terre, car ici il n'y a point de pierre ; puis les meubles indispensables à la maison d'un missionnaire.....

.....

Le 1er juin, vers 10 heures du soir, un chef Skadjat vint donner l'alarme que trois canots Yougletats avaient été vus, dans la traverse, au déclin du jour ; que le camp des Skadjats, effrayé, s'était enfui dans les forêts voisines ; qu'il n'y avait plus que les hommes avec leurs armes, qui attendaient au milieu du camp l'arrivée de l'ennemi. Persuadés qu'on en voulait plutôt à notre vie qu'à celle des sauvages, nous fûmes d'abord un peu alarmés. On se rendit aussitôt à la loge de Tsalékom, chef des Sokwamishs, campés près de notre demeure. En entendant le nom de *Yougletat*, il se lève et dit qu'il ne craint rien. " Ce soir, dit-il, j'ai vu, tout " tard, une grande fumée de l'autre côté de la baie ; il y a là " plusieurs de mes gens ; s'ils avaient eu connaissance des " ennemis, ils n'auraient pas fait de feu. D'ailleurs trois " canots ne me font point peur, il en faudrait au moins dix " (500 guerriers). Dormez tranquilles, ajouta-t-il ; quand " bien même ils viendraient, ils auront d'abord à combattre " les Skadjats, puis ensuite les Klalams, qui sont au pied de " la côte. Ensuite, ils ne connaissent pas où est votre " maison, ni la mienne, et il fait une nuit très-noire. Ce- " pendant, par précaution, je vais ordonner aux hommes " de mon camp de veiller, et nous allons éteindre tous les " feux. " Assurément il n'en fallut pas plus pour nous rassurer. Il fesait aussi un vent de nord-ouest si fort, que la mer n'aurait pas permis à un canot d'aborder. Nous regagnâmes notre demeure, et le lendemain nous étions tous joyeux d'en avoir été quittes pour la peur (a). Pour éviter

(1) Ces méchants Yougletats ne se montrent jamais le jour, et c'est toujours pendant la nuit qu'ils font leurs mauvais coups. Ils brûlent les villages, tuent autant d'hommes qu'ils peuvent, et prennent les femmes et les enfants pour esclaves, qu'ils traitent avec les nations qui les avoisinent. Ils sont anthropophages, et jamais les blancs n'ont pu faire avec eux le commerce des pelleteries. Ils ont plusieurs fois attaqué des navires, et même poursuivi le steamboat de la Compagnie.

les alarmes et nous mettre à l'abri des dangers réels, nous prîmes la résolution d'élever un petit fort en pieux de sapin longs de 18 pieds. Je me rendis le 12 juin dans la baie des Snéhomishs (10 lieues de distance) pour y fendre du bardeau et des planches de cèdre. Cette baie est peu profonde, et ne peut recevoir que de petits vaisseaux et en petit nombre. Il y a là deux camps de sauvages qui peuvent former en tout une population de 250 personnes. Leur vie, comme celle de tous les sauvages des bords de la mer, est la pêche et la chasse. Ils montrent du zèle pour la prière ; mais malheureusement il y en a parmi eux qui ont eu trop de rapports avec les blancs. L'indolence est leur caractère distinctif : ils se procurent trop facilement ce qui est nécesssaire à la vie. Depuis quelques années, ils cultivent les pommes de terre. Leurs terres sont presque toutes couvertes de bois : le cèdre surtout y est magnifique.

Le 17 juin, arrivèrent plusieurs canots d'une nation du détroit de Juan de Fuca, appelée *Makas*. (Tu n'es pas capable de prononcer ce nom-là.) Il est bon de dire en passant que ces sauvages n'ont presque jamais vu de blancs. Autrefois ils ont pris un navire appartenant à M. Astor. Le capitaine Thorn, qui le commandait, laissa monter à bord plusieurs sauvages ; or ceux-ci, s'étant aperçus que l'équipage était descendu en bas pour manger, fermèrent la porte, se saisirent de ceux qui étaient sur le pont, les tuèrent et se défirent ensuite facilement de ceux qui étaient renfermés. Le navire fut pillé et abandonné à la merci des flots. J'ai ouï dire qu'il s'était brisé sur des rochers qui se trouvent auprès d'une pointe de l'île Vancouver qui s'avance dans le détroit de Juan de Fuca. Tous les sauvages qui étaient autour de nous nous dirent que cette tribu est mal intentionnée. A en juger par leur figure, on dirait de véritables démons. Ils ne vinrent point nous voir à notre demeure ; et pendant les instructions, ils ne se mêlèrent point avec les autres sauvages, et se tinrent à environ une petite portée de fusil, et toujours leurs armes à la main. Le chef Tsaléhom, qui nous est dévoué, nous avertit de nous défier de ces gens-là.

Depuis quelque temps nous remarquions que les sauvages diminuaient sensiblement quant au zèle et à l'ardeur qu'ils avaient d'abord montrés pour la prière et pour subvenir à nos besoins. Plus d'une fois on s'était vu réduit à n'avoir que les coquilles et le biscuit que nous cuisions nous-mêmes.

De plus les sauvages s'éloignaient pour la pêche du saumon, et plusieurs des *Tokwamishs* qui ne restaient auprès de nous que pour nous protéger dans le cas où des ennemis seraient venus nous surprendre, abandonnèrent leur camp le 19 de bon matin, pour se retirer à environ 10 lieues vers Nesqually. Leur chef, se voyant abandonné de son monde, nous avertit de nouveau qu'il y avait du danger pour nous. Dans cette alternative nous étions un peu inquiets, et vraiment il y avait du danger. De plus, une des femmes du premier chef des Skadjats (Netlam) arriva de la rivière Fraser, et nous apprit que les Yougletats étaient venus faire la guerre chez une nation peu éloignée du fort *Langly* (sur la rivière Fraser, près de la mer) ; qu'ils y avaient tué le premier chef, et qu'ils se préparaient à venir fondre sur notre bourgade afin de tuer les deux missionnaires et de piller leur bagage. Il n'en fallait pas plus pour faire trembler les sauvages, et pour nous intimider aussi nous. Les chefs, qui nous avaient rassurés quelque temps auparavant, nous dirent qu'il fallait plutôt fuir que de se laisser faire esclaves par ces féroces ennemis. Toutes ces raisons déterminèrent notre départ de cette nouvelle mission, du moins pour un temps.

Nous laissâmes Whidbey le 22 juin par un fort vent de nord-ouest. Une couverte sert de voile à notre frêle embarcation, et nous voilà au milieu de la baie, prenant de temps en temps quelques flots de l'onde amère. Nous fîmes près de vingt lieues ce premier jour. Après deux jours de navigation, nous allâmes camper sur la pointe d'une île, où il nous fut impossible de trouver de l'eau douce. Pour compléter le désappointement, la mer s'étant mise à monter, elle ne laissa entre les eaux et la côte de l'île, qui est perpendiculaire, qu'une si petite lisière de terre qu'il n'y avait de place que pour deux personnes. M. Demers en prit la moitié, et je cédai la mienne à notre pauvre Kanac, qui était malade. Pour moi, je campai dans le canot, avec le charpentier et le servant de messe. Ayant attaché une grosse pierre à l'amarre du canot, nous nous retirâmes un peu au large. Tant que la mer monta, tout allait bien ; mais lorsqu'elle se mit à baisser, le courant devint si fort qu'il nous entraînait presque avec la vîtesse d'un cheval à la course ; et nous, incapables de nous arrêter : par bonheur que la pierre qui nous servait d'ancre s'embarrassa dans je ne sais quoi, au fond de l'eau, et nous fit tenir bon. Enfin, pour finir de nous mettre à l'aise, le ciel se couvrit en un instant, et voilà une pluie

battante. Vers le point du jour, M. Demers qui était à terre, se réveille ; il regarde : point de canot ! le voilà démonté, et il se prend à crier de toutes ses forces. Nous qui l'entendions et qui connaissions le sujet de son inquiétude, de rire d'abord ; et ensuite de lui répondre. Nous arrivâmes enfin vers le soir à Nesqually, après avoir lutté tout le jour contre les flots soulevés par un gros vent de sud qui nous était contraire. La pluie nous avait mouillés jusqu'aux os, et nous étions transis de froid. Ainsi tu vois, mon cher ami, que nous avons quelquefois des moments qui peuvent nous faire mériter pour la seconde vie.

Je me rendis ensuite à ma mission du Cawlitz avec M. Demers. C'est dans les quelques semaines que j'ai passées à Wallamette que j'ai pêché les fièvres tremblantes. Cette maladie, inconnue en Canada, commence par un violent mal de tête, accompagné de douleurs dans les membres et d'une fièvre très-forte. Au bout de quelques jours, on commence à trembler. C'est un froid qui saisit tout-à-coup et qu'aucune chaleur ne peut affaiblir. On se mettrait dans un four bien chaud, cela n'y ferait encore rien. Alors on tremble depuis les pieds jusqu'à la tête, on a beau faire des résistances, tout est inutile. Pendant ce moment de crise, on éprouve une oppression considérable. Après un espace de temps qui varie de 20 minutes jusqu'à une heure, et rarement plus, on tombe dans ce qu'on appelle fièvre chaude : c'est là le pire du mal. On devient aussi chaud qu'on était froid auparavant, et elle dure bien plus longtemps que le froid. Cette triste maladie dure quelquefois jusqu'à deux mois quand on ne prend pas soin de l'arrêter dans les commencements. Elle est épidémique et se conserve dans le sang. Celui qu'elle a visité une fois, est certain de la voir revenir les années suivantes à la même époque. C'est ordinairement dans les mois de septembre et d'octobre. Les blancs n'en meurent point ; mais presque toujours elle affaiblit en eux la santé : les sauvages en meurent fréquemment, parcequ'ils ne peuvent résister à la tentation de boire de l'eau froide, et lorsque la fièvre chaude les prend, ils vont aussitôt se plonger dans les rivières, ce qui les fait mourir sur le coup.

En novembre, j'ai reçu une seconde visite des aimables fièvres tremblantes. Le docteur m'a dit que j'en ai pour 18 mois à recevoir de temps en temps de ces charmantes visites.

Maintenant un mot de nos sauvages. Tu sais d'abord qu'il y a ici, depuis près de deux ans, trois RR. PP.

Jésuites. Ils sont au sud de la Colombie, presque vis-à-vis les forts Wallawalla et Colville. Leur succès est merveilleux. La nation des *Têtes-plates* est toute chrétienne et celle des *Cœurs-d'Alènes* aussi. Ces deux tribus ne sont pas bien nombreuses. Le Père Point écrivait dernièrement à M. le supérieur, que ses *Cœurs-d'Alènes* étaient si fervents qu'il avait cru pouvoir en admettre un bon nombre à la communion fréquente. M. Demers a trouvé chez les sauvages de la Nouvelle-Calédonie des dispositions qui promettent un succès semblable. Les tribus de l'intérieur de notre pays paraissent être d'un caractère tout différent de celles qui se trouvent sur les bords de l'Océan, les rives de la Colombie et de ses afluents, à une petite distance de la mer. Elles montrent moins de répugnance pour le travail, de l'énergie, de la constance et surtout du goût pour les choses spirituelles. Elles ont aussi l'avantage de n'avoir point été aussi corrompues que les autres par les blancs. Les autres, au contraire, sont paresseuses par essence, apathiques, inconstantes et insensibles à tout ce qu'on peut leur dire sur la religion. Elles sont attachées à leurs supertitions à un point qui fait craindre qu'elles ne se convertissent jamais. Sur le grand nombre qui nous environne, je ne vois que trois ou quatre adultes chrétiens. Il y a un bon nombre d'enfants qui le sont ; mais j'ai bien peur qu'ils ne soient infidèles aux promesses de leur baptême. La plus grande partie des adultes consentent à se faire baptiser à l'article de la mort, mais il est rare qu'ils fassent venir le missionnaire à cet effet ; quand on apprend que quelqu'un est malade, on s'y rend de soi-même, et encore il y a beaucoup à faire pour écarter la troupe des docteurs ou hommes de médecine. Ce sont des gens qui abusant de la crédulité des autres, leur font croire que toutes les maladies sont causées par des objets matériels qui entrent dans le corps, et pour les guérir ou pour extraire ces objets, ils sucent les parties où se trouve le mal, jusqu'à ce que le sang vienne, et c'est dans ce sang qu'ils trouvent, disent-ils, les objets qui causent la maladie. Tantôt c'est un petit morceau de peau de chevreuil, tantôt une arête de poisson, etc., etc., etc. Dernièrement un homme de médecine, fort célèbre, a extrait du gosier de son patient *un petit couteau* ; mais l'imposteur a été la dupe de son mensonge, le patient a trouvé que c'était un peu trop gros, et le pauvre docteur a manqué en perdre la vie. C'est à quoi sont exposés ces hommes de médecine lorsque le

malade dit en mourant qu'on lui a fait de la mauvaise médecine. Plus tard je te décrirai, tout au long, l'appareil d'une médecine dans toutes ses formes : je te préviens d'avance que le cœur pourrait bien t'en faire mal : c'est vraiment dégoûtant.

Un grand obstacle à la conversion de nos sauvages, c'est la polygamie, qui est en usage surtout chez les chefs et les gens qui passent pour célèbres, soit par leur méchanceté, soit pour s'être distingués dans quelques guerres. Ainsi deux, trois et quatre femmes sont des choses communes ; j'en connais un qui en a eu jusqu'à 10. On juge de la grandeur d'un chef par le nombre de femmes et d'esclaves qu'il possède.

L'esclavage est aussi une des choses détestables qui se trouvent chez eux ; ils font un commerce journalier de ces pauvres esclaves, et les maltraitent plus que de vils animaux. Plusieurs chefs en ont vingt et même davantage.

Le jeu est une des passions dominantes chez tous ces peuples : ils jouent tout ce qu'ils possèdent, et quand ils ont tout perdu, les femmes sont mises au jeu : de là une foule de querelles (a).

Jusqu'à présent on ne les avait point soupçonnés d'idolâtrie, mais maintenant je ne doute nullement qu'un grand nombre d'entre eux ne soient idolâtres. Ainsi juge, mon cher ami, s'il est bien facile de faire de fervents chrétiens avec de semblables matériaux ; il faut, avant tout, en faire des hommes. Ils avaient dans le commencement montré un zèle qui fesait concevoir les plus belles espérances aux premiers missionnaires, MM. Blanchet et Demers ; mais tout cela n'a été que passager, et je crains fort que les belles dispositions qu'ont manifestées les tribus que j'ai visitées sur les îles Vancouver et Whidbey ne soient éphémères. Toutefois, si les tribus qui nous avoisinent refusent la lumière qui leur est offerte, il y a dans l'intérieur du pays une multitude de peuplades pour occuper plus de missionnaires qu'on n'en verra jamais ici.

Quant à l'instruction de notre jeunesse métisse, je dois te dire qu'il y a une école au Wallamette depuis la fin d'octobre

---

(1) Parmi les objets que tu vas recevoir se trouvent deux espèces de jeux : l'un des indigènes de Sandwich, l'autre des sauvages de la Nouvelle-Calédonie.

dernier (1). Tous les élèves, au nombre de 35 (le nombre en augmente tous les jours), sont pensionnaires, et ont pour directeur M. Langlois. On y enseigne, pour le présent, l'anglais, le français et l'arithmétique ; l'histoire et la géographie viendront par la suite. Parmi les élèves de notre pensionnat il y a plusieurs enfants d'Américains protestants.

A propos d'Américains, j'en viens à leurs ministres. Dans tout le territoire, à peine en reste-t-il quatre ou cinq. Il est venu ici un navire de guerre américain, dont le commandant, peu favorable à ses compatriotes ministres, a examiné leur conduite, s'est informé quels étaient leurs progrès dans la *christianisation* des naturels, etc., etc. Quant à leur conduite, il a pu en peu de temps former un volumineux rapport ; mais pour les progrès de l'évangile parmi les naturels, il a trouvé carte blanche. " Pourquoi, disait-" il au gouverneur, M. MacLaughlin, pourquoi ne chassez-" vous pas ces gens-là ? " tant il était indigné de leur manière d'agir. Enfin, rendu aux Etats-Unis, ce commandant a présenté son rapport à la Société Biblique, qui a aussitôt retranché les sommes qu'elle avait coutume d'allouer à ces prétendus propagateurs de la foi qui ne s'occupaient que de commerce. Voilà pourquoi, dans le mois de novembre dernier, il en est parti plusieurs ayant à leur tête leur supérieur. Les Américains venus de St-Louis cette année ne veulent pas les voir, tant ils les détestent. Dernièrement une bande de sauvages de l'intérieur du pays s'étant trouvés choqués de ce qu'un de ces ministres avait voulu les assujétir à des lois qu'il avait faites lui-même, ils ont pris le livre qui les contenait, l'ont déchiré et *ignominisé*. Sur cela le ministre les a menacés de s'emparer de leurs terres et de leurs chevaux qui sont en grand nombre. Les sauvages, suivant leur coutume, ont dissimulé leur ressentiment pendant plusieurs mois, et sont venus fondre pendant la nuit sur la demeure du ministre. Par bonheur pour lui qu'il n'y était pas, car je pense bien qu'il aurait été victime de ses imprudences. Un pauvre Sandwichois qui était seul dans la maison, au moment de l'attaque, s'est sauvé avec beaucoup de peine. Les sauvages voyant que l'objet de

---

(1) Il ne manque pas d'enfants ici, et surtout d'enfants horriblement méchants : si l'instruction ne vient point à leur secours, il y a fort à craindre que cette génération ne devienne pire que les sauvages les plus barbares.

leur vengeance n'y était pas, endommagèrent beaucoup sa demeure. On ne saurait croire combien les sauvages ont peu de sympathie pour les Yankées.

Dernièrement les Américains de Orégon-city (chûte du Wallamette) ont tué un sauvage et en ont blessé un autre ; mais les sauvages ont vengé cette mort en tuant deux Américains à coup de fusil, et ce n'est peut-être pas les seuls qui doivent subir le même sort. Le premier qui a été tué avait fait une abjuration publique dans l'église du Wallamette et avait ensuite épousé une métisse catholique, morte depuis : l'automne dernier, s'étant laissé gagner par les ministres méthodistes, il avait renoncé au catholicisme pour reprendre ses anciennes erreurs, et c'est dans cet état malheureux que la mort est venue le trouver.

.....

Je termine ici cette longue lettre : elle est d'un style qui annonce bien un homme qui n'a pas que cela à faire.

Pour la vie,

ton fidèle ami,

J.-B.-Z. BOLDUC,

Prêtre, missionnaire.

sa
ont

du
e ;
ux
es
té
du
e,
es
ur
l-

.
ui